

## Études littéraires africaines

LUFFIN (Xavier), *Les Fils d'Antara. Représentations des Africains dans la fiction arabe contemporaine (1914-2011)*. Bruxelles : éditions Safran, coll. CELO (Cultures et langues orientales), n°3, 2012, 179 p. – ISBN 978-2-87457-052-0



Nathalie Carré

Numéro 36, 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1026365ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1026365ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Carré, N. (2013). Compte rendu de [LUFFIN (Xavier), *Les Fils d'Antara. Représentations des Africains dans la fiction arabe contemporaine (1914-2011)*. Bruxelles : éditions Safran, coll. CELO (Cultures et langues orientales), n°3, 2012, 179 p. – ISBN 978-2-87457-052-0]. *Études littéraires africaines*, (36), 197–199. <https://doi.org/10.7202/1026365ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

traitement entre métis et noirs pour qu'il n'y ait pas d'alliance entre les deux groupes. Il raconte avec sérieux, mais aussi avec humour, ses débuts d'écriture en prison : écrit sur la paume de sa main, son premier poème fait référence à Gabriel Garcia Marquez. Il narre ses exils en Grande-Bretagne, aux États-Unis, au Canada et dans les pays africains. Il dit ses problèmes de visas, ses rapports avec les autorités politiques dans le monde en tant qu'activiste militant. Il révèle ses déboires et sa vie familiale déstructurée, voire inexistante car son épouse Martha et ses quatre enfants étaient restés en Afrique du Sud. Il dit ses faiblesses et les terreurs qui l'ont amené à des tentatives de suicide. Mais la poésie le sauve, lui permettant de survivre et de mettre des mots sur ses douleurs. En ce sens, il affirme que l'écriture fait partie de l'engagement.

D. Brutus ne voyait pas l'utilité de ces enregistrements : c'est à la ténacité de B. Lindfors qu'on doit la conservation et la publication de ces fragments biographiques qui montrent l'unité de cette vie de militant et de poète : un ouvrage qui est aussi un hymne en faveur de la lutte contre la stupidité humaine, contre la brutalité du racisme, contre toute forme d'apartheid.

■ Benaouda LEBDAI

LUFFIN (XAVIER), *LES FILS D'ANTARA. REPRÉSENTATIONS DES AFRICAINS DANS LA FICTION ARABE CONTEMPORAINE (1914-2011)*. BRUXELLES : ÉDITIONS SAFRAN, COLL. CELO (CULTURES ET LANGUES ORIENTALES), N°3, 2012, 179 P. – ISBN 978-2-87457-052-0.

Pour cette étude, ce sont plus de 170 ouvrages (en provenance du Maghreb, du Moyen-Orient, de la péninsule arabique et de l'Afrique arabophone) qu'a lus Xavier Luffin, avec pour projet de mettre en lumière les diverses représentations de l'Africain dans la littérature de langue arabe. Ces Africains, l'auteur les place, dès le titre, dans la filiation d'Antara, poète pré-islamiste d'origine éthiopienne qui est resté célèbre par ses vers, mais plus encore par son courage, et qui est devenu dans le monde de la littérature classique le symbole de la bravoure (notamment grâce au *Roman d'Antar*, datant du X<sup>e</sup> siècle). Antara, dont X. Luffin cite les vers en épigraphe : « Je remercie Dieu, car la tribu des 'Abs a engendré / Les hommes les plus généreux parmi les Arabes / Quant à ceux qui raillent la noirceur de ma peau, / Sachez que je la revendique fièrement, comme un pedigree, / Lorsque, au cœur de la bataille, on oublie mes origines ».

Noir de peau mais éclatant par ses actions : Antara figure toute l'ambivalence du regard porté sur l'Africain par un monde arabe qui a, depuis longtemps, entretenu une proximité géographique et culturelle avec le « continent noir ». Regard largement construit par les ombres portées de l'esclavage et du racisme mais qui, bien entendu, ne saurait s'y réduire. Ainsi, plus que les seules représentations, ce sont bien davantage les relations ambiguës entre ces deux mondes (si proches et si mêlés qu'il est parfois difficile de les dissocier) qui semblent intéresser l'auteur et qu'il interroge à la lumière nouvelle de la fiction contemporaine. Un grand nombre de thèmes sont évoqués tour à tour (l'esclavage, les « petits métiers », l'immigration, le métissage, la guerre, la sexualité et l'exotisme, etc.), ce qui manifeste une volonté de témoigner à la fois des travers (notamment racistes) des sociétés arabes (les auteurs étant alors accusés de renvoyer une mauvaise image de leur pays), mais également certains « passages sous silence » plus ou moins éloquents (la faible place, encore aujourd'hui, de l'africanité du Maghreb). Le cas du Soudan, emblématique de la complexité des relations entre arabité et africanité, retient particulièrement l'attention de l'auteur, tout comme la question des clichés à propos de l'Afrique, qui sont bien souvent communs à l'Occident et au monde arabe (sexualité débridée, musique et danse, « sauvagerie »...). Peuplant leurs textes de prostituées, de petits vendeurs, de cireurs de chaussures, les écrivains arabophones permettent aussi de reposer la question, bien difficile à trancher, des rapports entre stéréotype et réalisme, les conditions sociales acculant bien souvent les africains aux statuts de subalternes et d'exploités, dans la réalité comme dans les romans (même si, bien entendu, d'autres représentations et d'autres réalités sont possibles).

Une matière en tous cas profuse et un sujet complexe qui semblent parfois difficiles à organiser et qu'il aurait peut-être été utile de remettre davantage en perspective à la fois en termes de définitions et d'histoire (littéraire ou non). En effet, il y a fort à penser que le lecteur *lambda* ne possède pas l'érudition de l'auteur et aurait apprécié d'être un peu plus « accompagné ». Cette matière, cependant, est passionnante, donnant avant tout l'envie de mieux connaître cette littérature en langue arabe, si riche, si diverse et si foisonnante. On mesure sans cesse à la lecture les lacunes, que l'on est presque en droit de qualifier « d'abyssales », en matière de traduction. Hormis Sonallah Ibrahim, Rachid el-Daif, Mansour el Souwaim, Ibrahim al Koni et, bien sûr, Naguib Mahfouz ou Alaa el Aswani, peu d'auteurs qui soient disponibles en français ! Et c'est

bien là l'un des intérêts majeurs de cette étude, que d'introduire le lecteur francophone à une littérature finalement bien méconnue.

■ Nathalie CARRÉ

LUFFIN (XAVIER), *RELIGION ET LITTÉRATURE ARABE CONTEMPORAINE. QUELQUES REGARDS CRITIQUES*. PRÉFACE DE VALÉRIE ANDRÉ. BRUXELLES : ACADEMIE ROYALE DE BELGIQUE, COLL. L'ACADÉMIE EN POCHE, 2012, 142 P – ISBN 978-2-8031-0310-2.

Cet ouvrage a pour point de départ une question qui était aussi le titre d'une conférence donnée au Collège Belgique le 16 février 2012 : « Peut-on critiquer la religion ? Le cas de la littérature arabe contemporaine ». L'auteur, Xavier Luffin, est enseignant de langue et littérature arabes à l'Université libre de Bruxelles et traducteur, vers le français, de plusieurs textes publiés dans cette langue.

Quels sont donc les rapports qu'entretient la littérature avec les différentes religions pratiquées dans le monde arabe ? L'interrogation semble opportune puisque le fait religieux est d'une prééminence incontestable dans les bouleversements que connaît actuellement cette partie du monde. La religion musulmane, en particulier, demeure manifestement, depuis son apparition jusqu'aux moments actuels, au cœur de tous les débats.

Composé de trois parties de longueur inégale (elles comportent respectivement 68, 23 et 14 pages), l'ouvrage dresse un véritable tableau sur la question, l'étayant d'un bref aperçu d'œuvres littéraires représentatives. En fait, il s'agit pour l'auteur de la liberté de la littérature dans le traitement de la question religieuse et des contraintes qu'imposent les pouvoirs et autres forces politiques aux écrivains. Il faut signaler que certains pouvoirs dans les pays arabes n'ont, parfois, pas besoin de censurer les œuvres « dérangeantes » ou de réprimer leurs auteurs puisque des forces politico-religieuses s'en occupent en les calomniant ou en les menaçant de mort.

Le fait est que la pratique religieuse et ses différentes conceptions occupent une place centrale dans les récits littéraires, mais les postures envers ce type de rapport humain au pouvoir surnaturel varient selon les écrivains. Si certains parmi eux se distinguent par un conformisme plat, d'autres, par contre, s'illustrent par la critique la plus acerbe envers la parole sacrée. Pour ces derniers, dont les écrits sont désobligeants pour les zéloteurs, la chose n'est pas aisée, puisqu'ils s'exposent au dénigrement le plus abject, à la prison, à l'exil, etc. La tentative d'assassinat de l'écrivain égyptien Naguib Mahfoud (prix Nobel de littérature) en octobre 1994 en est un